

H-France Salon  
Volume 13, Issue 9, #2

## L'envers du quotidien

**Marie-Ève Thérénty**  
**Université de Montpellier**

C'est grâce à l'histoire de la presse que j'ai rencontré Dominique, alors que j'étais une jeune maîtresse de conférences en littérature et qu'il était un fringant professeur des universités en histoire, déjà très renommé. Nous avons été associés pendant huit ans, avec Philippe Régnier et Alain Vaillant, dans la préparation de *La Civilisation du journal*, un ouvrage encyclopédique réunissant soixante-dix chercheurs et voulant présenter une nouvelle histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> Notre amitié est née là, entre les réunions dans son bureau à Paris 1 Panthéon Sorbonne, les journées d'étude à la Bibliothèque Nationale de France, la longue relecture des épreuves et le lancement du volume qu'il a organisé en grande pompe sur un bateau-mouche. J'ai beaucoup de souvenirs merveilleux avec Dominique : des communications et des articles en commun, des repas, des voyages, des projets et des confidences mais aussi des moments un peu hors du temps comme un fou rire incompressible à Cerisy lors du colloque sur l'histoire culturelle qui nous a obligés à nous abriter dans la cave du château. Notre compagnonnage intellectuel n'a jamais cessé puisqu'il s'est associé avec une grande disponibilité aux projets collectifs suivants sur l'histoire de la presse, Médias19 et Numapresse.<sup>2</sup>

Pionnier dans l'analyse d'un régime médiatique centenaire où se croisent les logiques de l'industrie culturelle, l'enchevêtrement des pratiques sociales et celui des systèmes de représentation, Dominique Kalifa avait fait très tôt de la presse un de ses espaces de recherche de prédilection. Il était à la fois attentif à la matérialité des supports, aux appropriations sociales du journal par ses lecteurs, voire aux usages détournés qu'ils pouvaient en faire. Surtout il lui semblait pouvoir retrouver dans le journal la trace des imaginaires sociaux—c'est-à-dire les motifs, les symboles et les valeurs courantes d'une société, toujours à interpréter dans le cadre des modes d'agencements et de narration qui les portent—et qu'il refusait de cerner uniquement dans des archives entendues au sens traditionnel et restreint du terme. La presse constituait pour lui une forme d'archive de l'imaginaire. Il pensait que les journaux rendaient compte de pratiques, d'intentions, d'actes et que l'histoire devait prendre en compte la performativité du langage. Il affirmait que l'expérience individuelle, collective ou sociale est indissociable du langage au travers duquel elle s'exprime. Tout cela en faisait le plus littéraire des historiens.

À l'origine historien du crime, il a d'abord abordé la presse comme « fabrique du crime » par le fait divers, le roman-feuilleton, les reportages sur les bas-fonds, toutes ces rubriques où affleurerait

---

<sup>1</sup> Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Nouveau monde éditions, 2011.

<sup>2</sup> Voir [medias19.org](http://medias19.org) et [numapresse.org](http://numapresse.org).

l'envers du quotidien. Son livre *L'Encre et le sang* (1995) révèle déjà une plongée enivrée dans les corpus de presse et dans les collections populaires avec ses héros qu'il a célébrés jusqu'au bout (Fantômas, Lupin, Zigomar, Rouletabille). Il contient déjà beaucoup d'analyses des phénomènes d'hybridations entre information et fiction, de la double force de la presse à la fois impérativement normative et apte à ressaisir des fragments effectifs d'expérience, de l'imaginaire médiatique, analyses qui vont ensuite nourrir le renouveau des recherches culturelles et littéraires sur la presse. Déjà dans la conclusion de sa thèse, il parlait d'une « civilisation du journal », dont l'histoire en grande partie reste encore à écrire » (p. 302).

À côté de la fabrique du crime, il s'est intéressé à l'imaginaire du crime, cet « immense intertexte anonyme, à la fois source et produit de l'imaginaire social ». Il aimait non pas seulement « les beaux crimes » mais aussi, et peut-être surtout, les histoires minorées, déviantes, marginalisées, ces affaires anonymes et souvent sans épaisseur qui racontent à la société ses transgressions quotidiennes. Il a cherché à cerner « une autre histoire de France, hiérarchisée et ordonnée, possédant elle aussi ses saints, ses martyrs et ses monstres » (p. 275).

Il a ensuite repéré l'essor d'une culture de presse caractérisée par un ensemble de réflexes qui finissent par composer un imaginaire de papier autour de l'autoréclame, de la publicité et de la vulgarisation. Il a surtout montré l'importance, pour la fondation de la culture de masse, de l'enquête, « fiction maîtresse de la société démocratique »,<sup>3</sup> pratique commune au détective, au journaliste, et au chercheur.

Tous les objets d'analyse de Dominique Kalifa—la presse, le crime, la réflexion sur le découpage historique qui l'a occupé ces dernières années—, étaient saisis au carrefour problématisé de l'espace et du temps. Sa préoccupation de l'espace transparait dans ses explorations des représentations des bas-fonds, des mystères urbains et de la ville.<sup>4</sup> Mais la réflexion sur le temps surtout semblait l'inspirer. Certes cet intérêt caractérise tous les historiens forcément sensibles à la découpe du temps mais chez Dominique, il s'agissait d'une obsession qui nourrissait certaines de ses intuitions les plus géniales. Innombrables sont dans son œuvre les passages où il décrit longuement des phénomènes complexes de brouillage des temps et des époques. Il a d'ailleurs décrit *La Civilisation du journal* avant tout comme un changement de paradigme temporel et comme une nouvelle civilisation de la périodicité et du flux médiatique.

Le fascinaient particulièrement dans la périodisation, les découpages du temps et surtout la temporalité historique des imaginaires. Il posait ainsi avec rigueur des temporalités et des périodisations subtiles pour mieux traquer les *anachronies*. Il s'est longtemps penché sur la poétique de l'enquête policière qu'il a contribué à analyser comme une anomalie temporelle : le phénomène criminel « dont la description se dilue dans la rétrospection, se trouve en effet résorbé dans sa résolution », comme il le note dans *Crime et culture au XIXe siècle* (2002, pp. 148-149). Dans le dernier livre collectif *Les noms d'époque* (2020) qu'il a dirigé sur les noms

---

<sup>3</sup> « Usages du faux. Faits divers et romans criminels au XIXe siècle », *Annales*, année 1999, 54-6, p. 1358.

<sup>4</sup> Voir par exemple son *Atlas du crime à Paris* avec Jean-Claude Farcy, autre grand disparu de l'année, Parigramme, 2015 ou encore avec Marie-Ève Thérénty (dir), *Les Mystères urbains au XIXe siècle. Circulations, transferts, appropriations*, medias19, mars 2015.

<http://www.medias19.org/index.php?id=17039>

d'époque, l'exploration des chrononymes, leur suivi dans leurs attermolements sémantiques, leur démystification et leur démontage montrent ainsi de fascinants effets de tremblements et de superpositions des temps, propices à entraîner chez le lecteur une réflexion sur les imaginaires qui sous-tendent les écritures de l'histoire. Dans son chapitre sur le chrononyme « entre-deux-guerres », Dominique souligne qu'il récuse surtout dans l'expression ce qu'il appelle, avec son goût de la formule, sa « rétrospection téléologique ». L'entre-deux-guerres, selon Dominique, c'est un après-guerre qui est aussi un avant-guerre et cette contradiction temporelle, si on ne l'envisage pas frontalement, « peut empêcher d'en saisir la nature et les caractères propres ». Il propose donc « une relecture de l'entre-deux-guerres comme séquence étendue quelque part entre 1870 et 1940 et dont l'épicentre est indéniablement la Grande Guerre ». Et il ancre cette certitude, à son habitude, dans la littérature et dans les grands cycles romanesques des années trente, les *Thibault*, *Les Hommes de bonne volonté*, la *Chronique des Pasquier*, « très représentatifs de cet extraordinaire « arrêt sur image » que vivent les Français des années trente, et du télescopage temporel qui est le leur » (p. 275). L'entre-deux-guerres comme « télescopage temporel », tout est dit.

Chaque nouvelle recherche était une invitation à déconstruire notre rapport au temps. Pour son dernier chantier inachevé sur les hebdomadaires dans Numapresse, Dominique avait imaginé et décidé de prendre en charge personnellement une réflexion sur l'invention du rythme de la semaine dans une perspective d'histoire culturelle. Sa réflexion part donc du constat que dans *La Civilisation du journal*, nous n'avions pas éprouvé le besoin de créer une entrée « semaine ». Évidemment le rythme hebdomadaire est crucial au XIXe siècle dans la presse aussi bien pour les rubriques que pour la périodicité des titres, mais ce n'est pas la principale découpe temporelle qui rythme les usages d'une presse plutôt régulée par une pulsation quotidienne. L'observation de l'histoire de la presse montre que cela le devient davantage au XXe siècle avec par exemple l'émergence du magazine photographique vers 1898 (*La Vie au grand air*, *La Vie illustrée* puis *Vu*, *Voilà*, *Regards* et encore *Radar*, *Noir et blanc*, *Paris Match*), l'essor dans les années vingt-trente des hebdomadaires littéraires et politiques (*Candide*, *Gringoire*, *Marianne* puis *Carrefour*, *L'Observateur*, *L'Express*) et enfin l'apparition dans les années soixante de la forme *newsmagazine*. D'où l'hypothèse que l'essor des hebdomadaires s'appuie sur une perception du temps social nettement plus « hebdomadairisée » au XXe siècle et l'idée de travailler sur la découpe hebdomadaire. À la civilisation du journal succéderait au XXe siècle une culture de l'hebdomadaire, phénomène dont les *newsmagazines* se feraient l'écho, en le contraignant et l'accompagnant.

Ce double envers du quotidien, marges et anachronies, que nous a proposé Dominique, est à prolonger.

Pour les marges, j'aimerais lancer ici l'idée d'un collectif d'hommage à Dominique Kalifa sur l'envers du quotidien dont je soumettrai bientôt à la communauté académique l'appel à communication autour de ces faits divers énigmatiques et ces histoires déviantes que l'on trouve dans la presse et qui constituent en fait les symptômes des peurs, des désirs et des aspirations d'une société. Ce sera un petit livre réalisé selon les modalités de la recherche ludique qu'aimait

Dominique<sup>5</sup> et que nous pratiquions ensemble autour du pseudonyme collectif Roy Pinker qui signera l'ouvrage.<sup>6</sup>

Pour les anachronies, nous allons continuer, dans le cadre de Numapresse, à creuser ce deuxième « envers » qui est aussi un revers du quotidien, cette semaine médiatique qui s'impose au XX<sup>e</sup> siècle et dont nous avons fait avec Dominique un des angles du projet. Le congrès Médias19-Numapresse, qui se tiendra au printemps 2022 à la Bibliothèque nationale de France et au Centre culturel Canadien, sera d'ailleurs dédié à Dominique.

Ces projets, dans le sillage de l'immense historien et de l'ami, constituent une manière de montrer que sa recherche et sa personnalité vont continuer de nourrir notre histoire. Ils veulent nous inviter à avancer malgré la béance.

Marie-Ève Thérénty  
Université de Montpellier

*H-France Salon*

ISSN 2150-4873

Copyright © 2021 by the H-France, all rights reserved.

---

<sup>5</sup> Voir par exemple Philippe Artières, Anne-Emmanuelle Demartini, Dominique Kalifa, Stéphane Michonneau et Sylvain Venayre, *Le Dossier Bertrand, jeux d'histoire*, Manuella éditions, 2008.

<sup>6</sup> Roy Pinker a écrit deux livres *Faire sensation. De l'enlèvement du bébé Lindbergh au barnum médiatique*, Marseille, édition Agone, 2017 et *Fake news et viralité avant internet*, CNRS éditions, 2020. Dominique en a rendu compte dans l'un de ses derniers articles dans *Libération*.